



Cahiers
de recherches
médiévales et
humanistes

Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies
2014

Bernard Sergent, *L'origine celtique des Lais de Marie de France*

Myriam White-Le Goff



Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/crm/13512>
ISSN: 2273-0893

Publisher

Classiques Garnier

Electronic reference

Myriam White-Le Goff, « Bernard Sergent, *L'origine celtique des Lais de Marie de France* », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [Online], 2014, Online since 14 July 2015, connection on 05 May 2019. URL : <http://journals.openedition.org/crm/13512>

This text was automatically generated on 5 May 2019.

© Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Bernard Sergent, *L'origine celtique des Lais de Marie de France*

Myriam White-Le Goff

REFERENCES

Bernard Sergent, *L'origine celtique des Lais de Marie de France*, Genève, Droz (« PRF » 261), 2014, 390 p.
ISBN 978-2-600-01793-0

- 1 Dans une introduction, l'auteur justifie sa démarche qui se présente comme une synthèse de travaux dispersés, tant en affirmant n'être l'héritier de personne et que n'avoir que retrouvé dans ses prédécesseurs ses propres idées. L'ouvrage apparaît également comme une démonstration définitive dans le débat sur l'origine celtique des *Lais* de Marie de France. Il précise des questions de vocabulaire, comme le glissement de « breton », employé par Marie, à « celtique », puisqu'il est également question des influences irlandaises.
- 2 Le premier chapitre, « Marie et la Bretagne », s'intéresse au cadre breton, qui comprend aussi Cornouailles ou pays de Galles, par exemple, à partir d'« une unité de part et d'autre de la Manche » (p. 29). Les chapitres qui suivent étudient les lais, l'un après l'autre, dans l'ordre du seul manuscrit qui les contient tous. Chaque lai est résumé puis abordé le plus souvent dans sa structure et motif par motif. Certains points cristallisent la démonstration : l'étymologie des noms propres, certains motifs (la chasse, le cerf féérique...). On apprend par exemple que « l'étude du nom de Yonec ou de la transformation en oiseau a fait surgir le dieu Lug à l'arrière plan du lai de Marie de France » (p. 253) ou encore que Milon pourrait être « le nom d'un Anglo-Normand, et/ou celui d'un héros épique [...] celtisés, en le confondant avec le mot signifiant 'jaune' » (p. 280). Bernard Sergent avance un avis très ferme et assertif – peut-être parfois trop ! – et semble avoir des certitudes quand d'autres critiques en restaient au stade d'hypothèses ou de suppositions. On serait tenté de le suivre tant ses sources sont abondantes, précises

et érudites. En outre, il travaille avant tout sous l'angle de la comparaison, en identifiant des réseaux ou des croisements de motifs, ce qui limite considérablement les incertitudes et imprécisions. Bernard Sergent corrige d'ailleurs, au fil de sa propre démonstration, des inexactitudes de la recherche antérieure. Ainsi, l'isolement de la femme, dans *Guigemar*, ne nécessite pas la reconnaissance d'un motif oriental ou islamique, puisqu'il existe dans les légendes irlandaises. Il s'élève contre certaines interprétations qui l'ont précédé. À propos du *Bisclavret*, par exemple, il affirme : « la conclusion précédente aboutit à ce que je m'oppose à deux thèses qui ont été soutenues sur la genèse de ces récits » (p. 111), en faisant références aux travaux de S. Battaglia et de M. Ferguson. À chaque fois, les arguments des différentes thèses sont précisément rappelés. La bibliographie, toujours très riche, est très bien dominée et les points de vue sont toujours bien explicités.

- 3 L'auteur parvient bien souvent à identifier une source relativement circonscrite pour chaque lai. Le plus souvent la démonstration est intéressante et convaincante mais peut gêner par son univocité. Qu'un lai rapporté par un Breton de Léon comporte les mêmes caractéristiques que *Guigemar*, par exemple, peut laisser penser que Marie s'en est inspiré mais ne peut pas, semble-t-il, permettre d'exclure qu'il puisse y avoir d'autres sources ou d'autres croisements qui nous demeureraient inconnus. En outre, même si cela se comprend bien et ne constitue pas une critique véritable, l'auteur observe avant tout des phénomènes macrostructuraux, ce qui met moins en lumière les questions microstructurales ou stylistiques, pour lesquelles les influences de Marie semblent plus riches et moins unanimement celtiques. Par ailleurs, certaines interprétations semblent un peu surdéterminées : par exemple l'utilisation de la référence à la Pentecôte dans *Lanval* pour appuyer la thèse de l'origine bretonne, alors qu'il s'agit d'une période mentionnée excessivement couramment dans nombre de textes médiévaux. « La date référentielle est la Pentecôte, parce que la source est bretonne. Elle eût été identique si la source avait été galloise. Elle aurait en revanche été au 1^{er} mai si la source avait été irlandaise » (p. 137). De même, il semble bien qu'on puisse trouver « ailleurs » que « dans la tradition irlandaise » des « reines entreprenantes, énergiques » (p. 139).
- 4 Un autre centre d'intérêt de l'ouvrage réside dans le nombre d'histoires celtiques qui y sont racontées par le menu, avec de nombreuses références bibliographiques disponibles, ainsi que dans les explications de faits de civilisation comme l'élimination d'un jumeau en cas de naissance gémellaire ou la valeur symbolique de différentes essences d'arbres, en sorte que le volume peut intéresser tout chercheur sur le domaine celtique, indépendamment de Marie de France.
- 5 L'argumentation n'omet aucune question, comme celle de la datation des œuvres. On pense par exemple à la question débattue de l'antériorité de *Lanval* ou de *Graelent*. « Dès lors, il faut parler, pour *Lanval*, d'une origine celtique à double niveau : le premier, par ce que ce lai a trouvé dans *Graelent*, le second, dans ce que Marie de France y a ajouté lorsqu'elle parle du roi Arthur, de Gauvain, de Carlisle, etc. » (p. 133). Il est aussi question du rapport avec la culture « populaire », notamment à propos de la proximité de *Yonec* avec les contes, où l'auteur rappelle la thèse défendue par les Grimm à propos de « L'Oiseau bleu » de Madame d'Aulnoye (p. 268 sq.).
- 6 Le chapitre IX, consacré au *Laüstic*, peut être lu comme une véritable enquête policière, destinée à démêler faux et vrais documents. Le lai pourrait bien être le premier, voire l'unique, témoignage d'un mythe ancien.
- 7 Un chapitre XIV consacré à la « mythologie et [aux] rites royaux celtiques » (p. 333 sq.) précède la conclusion. Il reprend la logique de l'enquête : Marie « n'a pu l'apprendre que

dans des textes dus à des auteurs connaissant l'histoire des derniers siècles en Europe du nord-ouest. Où étaient-ils, ces textes ? J'y viens dans la conclusion » (p. 338).

- 8 La conclusion fait deux constats : tous les linguistes « qui se sont penchés sur les *noms propres* de l'œuvre de Marie [...] ont conclu à l'*origine celtique* des lais et ont mis en relief leur caractère spécifiquement *breton* » (p. 339) ; « les textes traditionnels irlandais, du cycle d'Ulster, du cycle des rois, du cycle de Finn, du groupe des récits mythologiques, ont été mis par écrit avant, parfois longtemps avant, le XII^e siècle » (p. 339). En outre, selon Bernard Sergent, « la prise en compte des dernières observations implique qu'on trouvait en Bretagne, au XII^e siècle, tout ce matériel 'irlandais', en fait aussi bien breton qu'irlandais, et qui, s'il n'a pas été noté en Bretagne, ne l'a pas non plus été au Pays de Galles – la littérature galloise du Moyen Âge est, en volume, de bien moindre ampleur que la littérature irlandaise » (p. 341). Paradoxalement, « l'œuvre de Marie transforme souvent des récits de rites royaux, d'inauguration, de succession royales, en histoires d'amour ; et, partant de ces histoires royales, l'analyse décèle chez eux la mention de dieux celtiques » (p. 344). « Si l'on essaye alors de classer les lais de Marie de France [...], on observe le phénomène suivant : ils rentrent aisément dans la classification bretonne, et répondent bien plus difficilement à la critériologie irlandaise » (p. 342). « Marie n'a donc pas été chercher des motifs mythiques en Irlande. Elle n'en avait pas besoin : elle les trouvait chez elle, ou presque, car des conteurs bretons parcouraient les cours nobiliaires et royales de France et d'Angleterre » (p. 343). Voilà donc un plaidoyer bien mené non plus seulement en faveur de l'origine celtique des *Lais* mais pour leur source bretonne !